

< 05.03.2006 >

De HENRY DUNANT - du rouge sur la croix, à GROUNDING - les derniers jours de Swissair

Quand le nouveau responsable de la Section cinéma de l'Office fédéral de la Culture veut trouver de nouvelles mesures pour favoriser un « cinéma populaire mais de qualité », sans forcément utiliser le « mais », il ne fait rien d'autre que de chercher l'équivalent de l'audimat télévisé ou radiophonique qui mesure assurément la popularité, notion quantitative, sans qu'on sache si elle recouvre aussi une dimension qualitative. Le souci de popularité est le même pour le cinéma que pour la télévision, dans toutes leurs formes de diffusion. La définition des critères de qualité pourrait bien rester parfois sur les quais du cinéma comme le long de celui de la télévision.

Il faut s'efforcer de dire quelles sont les qualités du téléfilm unitaire Henry Dunant - du rouge sur la croix de Dominique Othenin-Girard et du film Grounding - les derniers jours de Swissair de Michael Steiner et Thomas Fueter, le second à coup sûr populaire, le premier qui devrait l'être.

Tous deux méritent d'être regroupés dans un même dossier. Henry Dunant est probablement la plus grosse opération de téléfilm unitaire jamais entreprise sous la direction de la TSR avec l'appui de la SSR. SRG SSR idée suisse (Berne) et la DRS (Zurich) sont intervenues en partenaires de production de Grounding alors que la TSR s'est jointe à l'opération pour la fabrication de la version française.

Beaucoup de points communs, et certaines différences, permettent de comparer le film et le téléfilm.

Henry Dunant – du rouge sur la Croix



Naissance d'un projet

Le Comité International de la Croix-Rouge (CICR) est mondialement connu. Le nom d'Henry Dunant, son fondateur, devrait l'être au moins des Suisses. Mais qu'en est-il des jeunes générations ? Et qui connaît Dunant hors de nos frontières ? Mais voici un excellent sujet pour un téléfilm, après d'Homme à homme de Christian-Jaque (1948) avec Jean-Louis Barrault, Bernard Blier, Hélène Perdrière.

Été 2001 : sur une terrasse, à Locarno, durant le festival, Philippe Berthet discute avec un collègue, J.-P. Grey, entre autres d'un film sur Henry Dunant. P. Berthet propose plutôt un téléfilm, plus facile peut-être à produire qu'un film de cinéma sur un Suisse du XIXe siècle peut-être peu connu hors de nos frontières. Deux projets différents se profilent. Celui de

Berthet trouve une oreille attentive côté France 2, qui choisit la solution de l'unitaire, une fois cent minutes plutôt que deux fois nonante. Les coproducteurs suisses (entre autres la TSR) et français (Dune pour France 2) proposent le projet à l'Union Européenne de Radiodiffusion (UER). Douze pays d'acceptent. L'UER le placera en pré-achat dans 23 pays, avec un public potentiel de 350 millions de téléspectateurs. Fin 2004, les structures de la production d'un montant de plus de huit millions de francs suisses sont en place.

Le plan de financement prévoit une répartition de
38% à la Suisse
38% à la France
24% de divers (principalement Autriche et Algérie, lieux de tournage).

La couverture de la part suisse comprend entre autres des apports de SSR SRG idée suisse au plan national et de la TSR pour 1'100'000 francs, une subvention fédérale de 300'000 francs, des contributions de la Ville et du Canton de Genève, du Fonds Régio, d'un Téléproduction fonds, de la Loterie Romande. Dans le domaine de la production d'un téléfilm unitaire de long métrage, c'est probablement la plus grosse opération jamais montée par la TSR.

Pourquoi, avec tant d'argent, ne pas faire un film qui puisse aussi passer sur le grand écran des salles ? Une chaîne française qui finance un téléfilm avec des fonds propres veut une exclusivité avant toute autre projection. Il aurait fallu attendre, en Suisse par exemple, le passage du film sur France 2 pour le projeter dans les salles. Attente inutile ! Financer un film d'abord pour le cinéma est finalement plus difficile que de financer un téléfilm unitaire en unissant les forces de plusieurs partenaires.

Fin 2004, il devient possible de choisir le réalisateur. Ce sera Dominique Othenin-Girard, double national français et suisse.



Dominique Othenin-Girard (photo TSR)

Dominique Othenin-Girard est double national franco-suisse, avec partielle composante neuchâteloise par son père Yvan qui passa son enfance au Locle. Il avait manifesté, il y a quelques années déjà, son intérêt pour le personnage de Henry Dunant, ce que savait probablement Philippe Berthet, responsable de la fiction à la TSR, qui fit appel à lui en 2004, avec l'accord de ses partenaires. La présence de ce réalisateur est un apport important à mettre au compte du partenaire suisse. La filmographie de Dominique Othenin-Girard est assez imposante. Sont citées ici quatre œuvres marquantes à divers titres :

Un premier long-métrage de fiction – *After darkness* – qui fit meilleure carrière en festival et face à la critique qu'en public, avec une distribution assez étonnante, John Hurt, Victoria Abril, est un film fantastique étrange et poétique assez inquiétant (1984).

La forte contribution à une collection de la TSR, *Série noire*, la meilleure peut-être de la série, *Pièges à flics* est un exercice de style brillant et de lumineuse noirceur, avec Jean-Philippe Ecoffey et Roger Jendly (1985).

Durant un long séjour aux Etats-Unis, le réalisateur signe un film commercial d'horreur, en respectant les règles du genre, *Halloween 5* (1989) avec Donald Plaisance, excellente occasion de se faire la main dans l'industrie.

Sandra c'est la vie (1993) est une approche sensible et discrète du quotidien d'enfants trisomiques et de leur entourage, la fiction proche alors de la documentation.

Il n'est pas nécessaire de faire une carrière tonitruante pour se retrouver à la tête d'une excellente filmographie à laquelle il faut désormais ajouter ce Henry Dunant - Du rouge sur la croix.

Le scénario

Au générique du film, Dominique Othenin-Girard apparaît comme réalisateur, mais aussi en adaptateur du scénario signé Claude-Michel Rome et en co-auteur avec lui des dialogues. Il a pris clairement ses responsabilités au niveau de l'écriture. A ce titre, il revendique le droit à une certaine liberté dans la conception du sujet, s'en tenant plus à l'esprit d'une biographie originale et moderne qu'à la lettre des événements sur lesquels elle repose.

Un scénario demande des mois de travail sur l'imaginaire, de recherches parmi la documentation, de contacts divers, parfois même de repérages. Le scénariste a une connaissance de son sujet que n'a pas le spectateur moyen ; et le critique n'est qu'un spectateur parmi d'autres. Il ne s'agit dès lors pas de refaire le scénario, de prononcer un jugement sur la nature des faits, d'en contester quelques-uns, de les remplacer par d'autres. Il faut prendre le scénario tel qu'il est, quitte à formuler différentes remarques.

Tout scénario, surtout s'il se fonde sur une large part de réalité, ici historique et biographique, implique des choix : on ne raconte pas toute une vie en deux heures de cinéma – tout le monde le sait - sauf Claude Lelouch !

Le film commence en 1858, en Algérie. Il se termine en 1864, quand une première conférence internationale (à majorité européenne) accepte la constitution d'une société de secours aux blessés de guerre, placée sous la protection d'un pays reconnu comme neutre, la Suisse. Ce fut là l'amorce du Comité International de la Croix-Rouge (CICR). Quarante ans passeront durant lesquelles Henry Dunant vivra parfois misérablement, endetté, malade, avant de recevoir le premier prix Nobel de la Paix en 1901. Il existe donc la possibilité de tourner une fois ou l'autre un Henry Dunant 2 !

Les principales étapes de 1858 à 1864



Durant les cinq années couvertes par le film, que se passe-t-il ?

En Kabylie, directeur d'une succursale de la « Société genevoise en Algérie », Henry Dunant prend acte de la nécessité de disposer d'eau courante, obéissant en partie à la pression de colons et d'autochtones dont il prend la défense devant l'attitude méprisante des premiers. Mais pour obtenir le droit et les moyens de construire un barrage, il doit rencontrer Napoléon III.

Il rentre en Suisse, accueilli dans sa famille. Epuisé, il se fait soigner, en particulier par une jeune et belle infirmière. Puis il reprend la route pour l'Italie où il veut rencontrer l'empereur occupé à se battre contre les Autrichiens qui occupent la Lombardie. Il a promis à Cécile de lui écrire.

En Italie, il assiste à de furieux combats et ne supporte pas de voir mourir dans ses bras un blessé auquel il avait porté secours en lui donnant à boire. Il décide alors de participer à l'aide aux blessés avec un ami médecin. Il tient sa promesse d'écrire à Cécile.

Ses lettres seront publiées dans un journal de Genève sous couvert d'anonymat, car Cécile veut absolument que les drames du champ de bataille de Lombardie soient connus. Cécile parvient à réunir des volontaires, de la nourriture, des médicaments pour rejoindre Henry là où il contribue à soigner les blessés. Il veut pouvoir soigner tous les blessés, militaires et civils, quelle que soit leur nationalité. La hiérarchie militaire française apprécie peu cette attitude.

Sur un drap blanc, Dunant trace une croix couleur du sang. Derrière cet étendard, il conduit une colonne de secouristes qui sont applaudis par les soldats des deux camps. Il continue d'accomplir ce qu'il considère comme sa mission.

De retour à Genève, il publie ses Souvenirs de Solférino qui valent à l'imprimeur de ses amis une mise à sac de ses locaux et des blessures corporelles. Dunant veut alors absolument créer une société internationale de secours aux blessés de guerre sans distinction d'origine et obtenir que soit reconnu aux secouristes le droit d'intervenir là où c'est nécessaire. Tout n'est pas toujours facile avec les notables genevois.

Avec l'aide entre autres de Léonie, une jeune femme de bonne famille, fiancée de son frère, il obtient une audience chez Napoléon III à Paris. L'intérêt ambigu de l'empereur pour ce curieux exalté facilite pourtant la réunion d'une conférence internationale.

Les premiers accords de Genève sont signés. Mais Henry ne s'est plus beaucoup préoccupé de la société qu'il gérait en Kabylie. Il est accusé de détournement de fonds, de mauvaise gestion. Il s'éloigne seul.

Un titre survole les quarante ans de véritable exil qu'il subit avant qu'un prix Nobel de la Paix ne vienne reconnaître le succès de ses efforts en 1901.

Dès lors, c'est la mise en scène, qui est l'instrument de travail du réalisateur sur son propre scénario, qui va apporter son regard sur l'histoire écrite, en particulier sur le personnage principal.

On rencontre dans le film nombre de notables de Genève, dont le général Dufour, qui est le premier à parler du drapeau suisse aux couleurs inversées. La Cécile du film est la fusion de deux femmes qui contribuèrent à aider Dunant quand il était en Italie et durant la période évoquée par le film, l'une d'elle étant infirmière d'un milieu

La mise en scène

Dans le football comme on le pratique désormais à Neuchâtel - Xamax, l'entraîneur est un général qui commande ses troupes et fait fusiller son capitaine quand il émet des doutes sur sa stratégie ! On pourrait sombrer dans un vocabulaire guerrier et voir dans le metteur en scène du film le général commandant une imposante cohorte soumise à ses ordres – ce qui serait d'ailleurs un magnifique autogoal pour un téléfilm qui évoque les horreurs de la guerre !

Toujours est-il que si huit millions et demi de francs sont en jeu, il est des aspects du film qu'il ne faut pas rater, surtout dans une reconstitution historique qui se veut précise, du genre « manque-pas-un-bouton-de-guêtre ». Je ne sais pas si le nombre de boutons est celui qui convient à toute paire de guêtres. Les scènes de bataille, la reconstitution de décors comme un intérieur d'hôpital, un lieu d'accueil improvisé pour blessés demandent un soin maniaque. Le metteur en scène doit maîtriser tout cela, directement ou par délégation maîtrisée de compétences. Une bonne partie du budget a servi à la construction de décors, à la confection de costumes neufs qu'il fallait ensuite salir et maculer de rouge sang, à réunir des figurants par centaines parfois. Dominique Othenin-Girard aura bien fait son travail, qui plus est, en respectant le budget.

La direction d'acteurs

Il y a un autre aspect de la mise en scène qu'il faudrait traiter quand on parle d'un film de fiction, mais pas aussi facile à aborder qu'il n'y paraît, le jeu des acteurs. Or il se trouve que l'on confond parfois jeu et lien de sympathie ou de rejet que l'on éprouve face à un acteur. Ainsi Jean-François Balmer joue ici le rôle d'un admirateur arriviste de grands bourgeois, d'un parfait genre faux-cul, qui lui convient d'autant mieux qu'il est alors proche du personnage qu'il incarne dans L'ivresse du pouvoir de Chabrol. Il est mielleux pour mettre sa fille en garde contre ce bizarre Henry. Parfaitement détestable le personnage ; parfait l'acteur !

Dans ce domaine, une fois les acteurs choisis, il arrive souvent que tout soit joué. Disons que les

acteurs sont à peu près tous bien dans leurs personnages. Cédons tout de même au plaisir de saluer les trois principaux, Thomas Jouannet (Dunant), Emilie Duquenne qui fait un formidable chemin depuis sa première apparition chez les frères Dardenne (Cécile) et Noémie Kocher (Léonie)

Richesse informative d'un dialogue

Abordons d'autres aspects de la mise en scène plus subtils, à travers le dialogue par exemple. A son retour d'Algérie, Henry est reçu dans sa famille. Sa sœur saute de joie dans ses bras : on se rendra ensuite compte que l'entente familiale n'est parfaite qu'avec elle ; pas avec son frère traditionaliste plutôt borné ! Sa mère émue se dit heureuse de le revoir après une année d'absence : discrète information sur la durée du séjour en Algérie. Il salue son père qui semble distant : y aura-t-il quelque problème dans la bonne société protestante de Genève dont son père est un digne représentant ? Son frère lui annonce ses fiançailles avec Léonie, première présentation d'un personnage qui va prendre une grande importance. Courte scène, courtes phrases plutôt banales, mais que d'indications contenues alors, et par les mots, et par les comportements.

Un bijou qui devient étendard



Cécile est arrivée en Lombardie à la tête d'une équipe de volontaires, prête à participer à l'action humanitaire d'Henry. Elle est amoureuse de lui, lui peut-être amoureux d'elle. A l'écart, ils s'embrassent en montrant une belle montée de désir. Geste d'Henry vers le corsage de Cécile. Sur la gorge bientôt dénudée, il aperçoit un bijou, une croix. On allait peut-être assister à une scène d'amour physique présente dans de nombreux films.

Raté : Henry va réaliser l'idée que la croix lui inspire, mettant fin à son comportement amoureux. Sur un drap blanc, il trace une croix de la couleur du sang. Deux interprétations possibles de cette scène. C'est une explication plausible de l'apparition de la croix rouge. Mais la scène pourrait bien être de pure fiction, en passant d'un bijou à l'étendard. Autre ouverture : Henry aurait-il quelque problème avec les femmes comme s'il se méfiait d'elles, comme s'il en avait peur, comme s'il ne voulait pas les décevoir (il le dit) ; allusion alors très discrète à une possible tendance homosexuelle ?

Taper d'un soulier sur une tribune

Vers la fin du film : Dunant se décide à aller parler aux diplomates qui tardent à décider de la création de sa société de secours. Pire : la réunion risque de déboucher sur un échec. Son entourage, qui se méfie de son exaltation, tente de l'empêcher de se rendre à la tribune. Il enlève une chaussure et tape, toutefois assez discrètement, contre la tribune pour obtenir le silence qu'en effet il obtient. Et l'assemblée suivra ses propositions. Décrire le coup de la chaussure, célèbre depuis les années soixante de mille neuf cent à la tribune de l'ONU, c'est risquer par les mots de banaliser ce bizarre comportement.

Trois attitudes féminines

Après sa victoire, Henry traverse la foule. Sa soeur l'embrasse. Cécile s'avance vers lui et lui sourit. Léonie, la fiancée de son frère, le regarde en silence. Trois femmes, trois comportements, qui sont aussi le reflet des liens qu'il entretient avec chacune d'elles. Trois femmes aussi qui sont heureuses de sa victoire ; plus que les hommes. Mais voici exprimée la solitude de Dunant face à la société des hommes qui détiennent le pouvoir à Genève.

Des cris mal dirigés

Il y a tout de même quelques rares faiblesses dans la mise en scène. En Kabylie, la foule se fait presque menaçante à l'égard du patron qu'est Dunant, par des cris dont l'ampleur monte. Henry, après les combats, prend la tête des secouristes et proclame leur volonté de soigner sans distinction d'origine tous les blessés. La foule crie en italien « tutti fratelli » ! Ces cris de foule semblent être commandés par un chauffeur de salle de variétés télévisés. Mais peut-être est-ce là une approximation survenue lors de la sonorisation.

Une bien rapide réconciliation

Autre scène où l'on peut se montrer réservé. Henry et son frère Daniel se disputent, le second convaincu qu'il est l'amant de sa fiancée. Cela tourne au duel à l'épée avec sang qui gicle. Impressionné, le vieux docteur Dunant (Michel Galabru), père spirituel d'Henry, meurt d'un infarctus. Passage immédiat sur le cercueil avec les deux frères... qui se réconcilient. Croit-on vraiment à cette réconciliation ?

Que l'on puisse, à partir de scènes qui prennent naturellement place dans le récit en tirer des informations aussi nuancées que nombreuses montre bien que la mise en scène de Dominique Othenin-Girard est bien efficace. Du beau travail !

< 05.03.2006 >

De HENRY DUNANT - du rouge sur la croix, à
GROUNDING - les derniers jours de Swissair

GROUNDING - les derniers jours de Swissair



de Michael Steiner & Tobias Fueter

Grounding, cela sonne mieux que Cloué au sol - ce qui arriva à Swissair en octobre 2001. Mais l'aviation civile étant mondialisée, on emploie donc l'anglais. Grounding, avec ses cent quarante minutes, s'inscrit aussi dans un courant actuellement florissant du cinéma mondial, une approche de la réalité contemporaine, de l'histoire récente ou même ancienne, avec la volonté de participer à un débat, d'apporter un témoignage.

Un film de producteur

C'est pourquoi Grounding est d'abord un film de producteur, en l'occurrence du zurichois Peter-Christian Fueter, de C-films, une société relativement jeune. C'est lui qui a voulu que ce film existe, après une lecture, c'est lui qui a supervisé le premier scénario, qui a jugé importante la consultation d'avocats pour que tout ce qui est avancé par le dialogue soit vérifié et ne risque pas de conduire à des mesures empêchant sa diffusion. Jusqu'ici, tout se passe bien : personne n'a contesté ce qui est dit. Mais il y a bien des choses qui ne sont pas dites ; forcément !

La réalisation a été confiée à des jeunes cinéastes, Michael Steiner principal responsable de la traduction en images du scénario, Tobias Fueter plutôt orienté vers les finitions lors de la phase essentielle du montage. Une des fortes astuces du film, à savoir de travailler avec deux groupes de personnages, tous joués par des acteurs, sera ainsi attribuée au producteur et aux deux réalisateurs.

Des interprètes pour les « notables »

Des acteurs endossent, en général fort bien, parfois même avec de troublantes ressemblances physiques, des personnalités connues qui ont été mêlées aux derniers jours de Swissair, les Mario Corti, Kaspar Villiger, Moritz Suter, André Dosé, Marcel Ospel, Lukas Mühleemann, Jacquelyn Fouse. Matthias Mölleney y joue son propre rôle – il fut, il est vrai, licencié peu après le grounding.

Le jeu des acteurs et la lecture du scénario interprètent les rôles endossés par ces personnalités du monde

économique, politique, bancaire suisse. Admettons que tout ce qui est dit est vrai. Mais prenons acte que tout n'est pas dit.



Hanspeter Müller-Drossaart incarne Mario Corti

Il s'agit des derniers jours avant le grounding. Le film commence par sept ou huit minutes d'un montage d'actualités qui part de 1992, quand le peuple suisse refusa d'adhérer à l'Europe. Puis vinrent des années d'errements dans la direction de Swissair, des alliances qui échouent, des achats de compagnies boîteuses à des prix trop élevés qui sont les vraies causes d'une faillite qui se chiffre en milliards. Les plaintes déposées n'ont donné lieu ni à des procès, ni à des condamnations. Le film s'arrête quand les avions sont bloqués. Il n'est pas question de Swiss maintenant dans les mains de Lufthansa ! Le vrai sujet du film, ce sont les derniers jours clairement annoncés dans la seconde partie du titre. Rien de plus, rien de moins !



Gilles Tschudi est Marcel Ospel

Les personnalités jouées par des acteurs, traitées comme des personnages de fiction, sont donc soumises à interprétation. Il y a un bon, Mario Corti, qui fait tout pour éviter le dramatique grounding et ne trouve autour de lui plus aucun appui au fur et à mesure que l'on s'approche du début d'octobre. Il y a un méchant, Marcel Ospel, qui refuse les liquidités qui auraient permis de continuer de faire voler les avions en payant cash le carburant.

Il y a peut-être des anges zurichois liés à Kloten contre des manipulateurs bâlois défenseurs de l'aéroport de Bâle-Mulhouse, un conflit aussi entre les cultures d'entreprises de Swissair et de Crossair. Bref, le scénario, la mise en scène, le jeu des acteurs prennent position, comme dans n'importe quelle fiction issue de l'imaginaire. Mais ici, la réalité n'est pas absente.

Personnages inventés

Un combat même fratricide entre notables qui finissent peut-être par se détester et à tout le moins s'en vouloir ne permet pas au spectateur de s'identifier à l'un ou à l'autre. Le cinéma c'est aussi, comme le répétait Samuel Fuller, l'émotion, et encore l'émotion.

A côté de quelques notables, il y avait les milliers de membres du personnel de Swissair, ceux qui volent, ceux qui restent au sol, ceux qui entretiennent les avions, ceux qui nourrissent les passagers, dans des sociétés étroitement liées à notre compagnie nationale. Leur réussite fut, des années durant, si grande, que Swissair était surnommée « la banque volante ».

Le pilote, l'hôtesse de l'air, le cuisinier qui nourrit passagers et équipages, le technicien d'entretien des avions dont le fils est cadre dans une banque sont touchés dans leur vie quotidienne par le grounding, à travers les licenciements, le chômage, les réengagements à des conditions moins avantageuses, la caisse de pension qui ne remplit plus ses obligations. Eux vivent un drame, les notables seulement un échec !

Le spectateur oscille entre un document informatif sur le comportement des dieux de l'Olympe dans leurs mauvaises œuvres et l'émotion provoquée dans la vie quotidienne des employés.

Un film haletant



Le film est ainsi devenu ce que le producteur voulait qu'il fut. Le travail de réalisation est de bonne qualité. Les personnalités sont crédibles, les personnes émouvantes. Les passages fréquents, d'un groupe à l'autre, s'effectuent sans heurts, naturellement, logiquement, avec une grande fluidité entre deux manières de vivre parallèlement les mêmes événements. La caméra, souvent portée, reflète l'agitation d'un avion pris dans un trou d'air. Une fois la flotte aérienne coincée au sol, l'image se stabilise. Le montage est haletant, tendu, brutal, comme l'histoire qui est racontée. Les responsables du film reconnaissent la dette qu'ils doivent à la virtuosité du montage de la série télévisée 24 heures chrono.

Swissair dans deux groupes de personnages devenus, les uns et les autres, de fiction. Il se veut spectacle haletant ; il l'est. En ce sens, c'est une réussite, les qualités du film sont réelles. Le public est comblé, qui vient de dépasser les trois cent mille spectateurs sur l'ensemble de la Suisse, avec un départ tonitruant en Suisse romande après des semaines de succès en suisse alémanique.

Conclusions

Grounding relate les derniers jours d'une grande société helvétique très mal dirigée pendant la dernière décennie de son existence. Il met en cause une certaine autosatisfaction bien helvétique, peut-être même l'orgueil de ceux qui croyaient détenir la vérité économique, financière et même politique.

Le film rappelle un échec que l'on aurait peut-être tendance à oublier en apportant au spectateur son lot d'émotions quand il s'identifie au petit monde multiple du personnel. Ses auteurs affirment avoir réalisé un film patriotique. Ce n'est pas faux, car le patriotisme n'est pas défini par les puissances de l'argent et de l'orgueil.

Henry Dunant interprète aussi une personnalité en montrant que son intégration dans la Genève protestante n'était pas évidente. Dunant était plutôt mal vu d'une partie des notables de sa ville, qui le lui firent payer. Entouré de femmes belles et engagées, sa sœur, son amie, la fiancée de son frère, qui l'appuient dans ses démarches, il n'arrive pas à les aimer. Mais cette marginalisation, cette relation aux femmes au milieu du XIXe des marques annoncent des comportements contemporains.

Sur le champ de bataille puis dans les réunions diplomatiques, Dunant proclame le droit d'intervention qui n'existait pas. Cette attitude est aujourd'hui celle qui réclame le droit d'ingérence. Mais celui-ci ne justifie pas la guerre d'Irak s'il impose la défense des droits de l'homme pour les détenus de Guantanamo et d'ailleurs.

Le succès de Grounding en Suisse – trois cent mille spectateurs, celui que l'on est en droit d'espérer d'Henry Dunant lors de son passage sur le petit écran romand le 14 mars 2006, soulignent que ce film et ce téléfilm disposent, chacun à sa manière, de « qualités »...

Freddy Landry

